Document generated on 08/06/2025 11:35 a.m.

Mens
Revue d'histoire intellectuelle et culturelle

De l'exotisme à l'effet miroir : la représentation de l'histoire latino-américaine au Canada français

Maurice Demers

Volume 13, Number 1, Fall 2012

S'approprier le passé des autres : les usages de l'histoire internationale au Québec avant la Révolution tranquille

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1019697ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1019697ar

See table of contents

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)
1927-9299 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Demers, M. (2012). De l'exotisme à l'effet miroir : la représentation de l'histoire latino-américaine au Canada français. *Mens*, *13*(1), 19–54. https://doi.org/10.7202/1019697ar

Article abstract

The history of Latin America has been a source of inspiration for many French-Canadian authors. The representation of its socio-political and cultural history, and of the resistance of many Latin-American governments to American and British imperialism was well received in French Canada. This representation, which articulates a sort of connected history of the Latin peoples of the Americas, has favoured the emergence of a feeling of solidarity regarding anti-imperialist Latin-American struggles well before the Quiet Revolution. This article shows how authors like Henri Bourassa, Antonio Dragon, Dostaler O'Leary and Lionel Groulx represented the history of Latin America, inviting their readers to learn more about the struggles of this region of the world against the economic domination of the great financial powers.

Tous droits réservés © Mens, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

De l'exotisme à l'effet miroir : la représentation de l'histoire latino-américaine au Canada français[1]

Maurice Demers
Université de Sherbrooke

Résumé

L'histoire de l'Amérique latine a constitué une source d'inspiration pour plusieurs auteurs canadiens-français. La représentation de son histoire sociopolitique et culturelle ainsi que la vaillante résistance de certains gouvernements latino-américains contre l'impérialisme états-unien et britannique ont trouvé un écho favorable au Canada français. Cette représentation, qui propose une sorte d'histoire connectée des peuples latins d'Amérique, a favorisé l'émergence d'un sentiment de solidarité pour les luttes anti-impérialistes latino-américaines bien avant la Révolution tranquille. Cet article retrace comment des auteurs comme Henri Bourassa, Antonio Dragon, Dostaler O'Leary et Lionel Groulx ont représenté l'histoire de l'Amérique latine, incitant leurs lecteurs à se familiariser avec les luttes de la région contre la domination économique des grands centres financiers.

Abstract

The history of Latin America has been a source of inspiration for many French-Canadian authors. The representation of its socio-political and

[1] Cette recherche a bénéficié d'une subvention « développement savoir » du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada que j'ai reçue en tant que cochercheur du projet « Mise en récit de l'Amérique latine au Québec : transferts de sens d'une autochtonie continentale (1940-2010) ». Ce projet est dirigé par Michel Nareau.

cultural history, and of the resistance of many Latin-American governments to American and British imperialism was well received in French Canada. This representation, which articulates a sort of connected history of the Latin peoples of the Americas, has favoured the emergence of a feeling of solidarity regarding anti-imperialist Latin-American struggles well before the Quiet Revolution. This article shows how authors like Henri Bourassa, Antonio Dragon, Dostaler O'Leary and Lionel Groulx represented the history of Latin America, inviting their readers to learn more about the struggles of this region of the world against the economic domination of the great financial powers.

L'Amérique latine, destination de centaines de milliers de touristes québécois qui s'y rendent chaque année pour profiter de ses plages idylliques et de sa culture exotique, a aussi attiré le regard des intellectuels qui ont puisé une source d'inspiration de son histoire politique chaotique. On peut même dire que l'Amérique latine a captivé l'imaginaire des francophones à des moments charnières de l'histoire du Québec contemporain. Daniel Johnson (futur premier ministre) avance même, durant la Deuxième Guerre mondiale, qu'une « union par la culture avec les peuples latins » au sud du Rio Grande pouvait aider le Canada français à survivre, appuyant ainsi les efforts de rapprochement entrepris par l'Union des Latins d'Amérique à Montréal après la chute de la France[2]. L'Amérique latine inspire aussi la gauche québécoise dans les années 1960 : véritable « réceptacle des idées révolutionnaires incarnées par le Che,

[2] Discours de Daniel Johnson intitulé : « Collaboration entre étudiants latins dans Pax Romana », *Rapport complet des Journées d'Amérique latine, 1943,* Montréal, Union culturelle des Latins d'Amérique, 1943, Archives du Centre de recherche Lionel-Groulx (ACRLG), P40 / C4, 5, Congrès annuel de l'ULA, 1943, cité dans Maurice Demers, « L'autre visage de l'américanité québécoise : les frères O'Leary et l'Union des Latins d'Amérique pendant la Seconde Guerre mondiale », *Globe : revue internationale d'études québécoises,* « Culture et relations internationales », vol. 13, nº 1 (2010), p. 142. Les archives du feu Centre de recherche Lionel-Groulx sont désormais conservées à Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Montréal (BAnQ). Voir le Fonds Centre de recherche Lionel-Groulx (CLG) à BAnQ.

le Québec devient un cas d'école possible d'une révolte "latine" contre l'hégémonie anglo-saxonne[3] ». Cette sympathie québécoise envers l'Amérique latine a été mise à profit par le gouvernement du Québec durant les cinquante dernières années – quoique d'une façon irrégulière –, en privilégiant cette région, qui ne fait pourtant pas partie de la francophonie, pour déployer sa paradiplomatie identitaire, capitalisant ainsi sur les affinités supposées entre la culture et la politique du Québec et celles des républiques latino-américaines.

Cette sympathie « naturelle » des Québécois pour les Latino-Américains a souvent été mise de l'avant par les membres de la société civile actifs dans la région, que ce soit par les associations culturelles, les regroupements de gauche ou les missionnaires catholiques. Influencés par la décolonisation du tiers-monde et l'émergence du néonationalisme québécois, ces groupes dénoncent avec vigueur l'influence pernicieuse de l'impérialisme de Washington en Amérique latine pendant la guerre froide. À cette époque, des groupes de solidarité sont institués pour venir en aide aux populations argentine, chilienne, guatémaltèque, etc., durement éprouvées par la répression des dictatures d'extrême droite[4]. Le Québec semble alors au diapason des luttes anti-impérialistes latino-américaines en s'opposant aux dictatures soutenues par Washington.

Dans son livre *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, Daniel Gay montre de façon convaincante que ce sentiment de solidarité n'est pas partagé par tous durant la période allant de 1959 à 1973, des éditoriaux faisant parfois part d'un « ton clandestinement ou explicitement ethnocentrique et même raciste dans leur jugement sommaire sur les "autres peuples"[5] ». Néanmoins, Gay reconnaît qu'un courant contre la domination économique et l'influence

---

[3] Gérard Fabre, « Les passerelles internationales de la maison d'édition Parti pris », *Revue de Bibliothèque et Archives nationales du Québec*, nº 2 (2010), p. 9.

[4] Catherine LeGrand, « L'axe missionnaire catholique entre le Québec et l'Amérique latine : une exploration préliminaire », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 12, nº 1 (2009), p. 43-66.

[5] Daniel Gay, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, Montréal, Les Éditions Nouvelle Optique, 1983, p. 7-8.

politique de Washington se dégage à cette époque. Est-il possible d'esquisser les origines de cette solidarité pour les luttes anti-impérialistes latino-américaines ? Nous allons répondre en partie à cette interrogation en analysant les représentations de l'histoire latino-américaine produites au Québec avant le plein déploiement de la Révolution tranquille. Nous allons donc examiner, avec un esprit critique, cette littérature qualifiée par Gay de « paternaliste et dominatrice axée sur le postulat de la supériorité de la civilisation occidentale et particulièrement de la culture canadienne-française[6] ».

Si ce postulat de Gay n'est pas complètement faux, nous considérons, néanmoins, qu'il n'appréhende pas suffisamment la complexité de la solidarité exprimée au Québec pour les luttes anti-impérialistes latino-américaines avant le milieu des années 1960. Il faut dire qu'une image très positive de l'Amérique latine se dégage des écrits canadiens-français à partir des années 1940 et que les luttes politiques de la région inspirent une partie de la classe politique au Québec ; cela contraste avec la grande majorité des études produites sur l'Amérique latine aux États-Unis et même en France à la même époque.

Selon Mauricio Segura, les années 1950 constituent un tournant en France alors que la « notion de tiers-monde politise la représentation des pays du Sud ». La solidarité exprimée pour les luttes politiques latino-américaines émerge de cette nouvelle représentation qui « met l'accent sur les rapports de force entre les pays "riches" et les pays "pauvres", et entre citoyens de ces pays "pauvres"[7] ». Cette même conjoncture influence la gauche néonationaliste au Québec au tournant des années 1960. Mais la révulsion pour la domination économique de l'oncle Sam sur la région qu'expriment des revues telles que *Parti pris* serait-elle aussi tributaire de celle présente autrefois dans les écrits des nationalistes traditionalistes ? Notre analyse des usages politiques de l'histoire latino-américaine au Canada français

---

[6] *Ibid.*, p. 30.

[7] Mauricio Segura, *La faucille et le condor : le discours français sur l'Amérique latine (1950-1985)*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 14.

fournira des éléments de réponse à cette question, en montrant que la sympathie à l'égard des luttes latino-américaines émerge autant de l'antagonisme historique du Canada français envers les guerres coloniales – pensons seulement aux protestations contre la guerre des Boers – que d'un nouveau tiers-mondisme au Québec. Avant la Révolution tranquille, les nationalistes traditionalistes – qui sont « inquiets de la place de plus en plus marginale des Canadiens français dans le continent nord-américain[8] » – considèrent que l'impérialisme de Londres et de Washington dans cette Amérique latine catholique découle du même schème de domination anglo-saxonne qui afflige le Canada français. Du moment où cette connexion est établie, la sympathie pour l'Amérique latine ne pouvait paraître que « naturelle »…

Ainsi, l'objectif principal de ce texte ne consistera pas tant à voir si les écrits sur l'histoire latino-américaine produits au Canada français expriment une quelconque antipathie envers la domination économique des grands centres financiers de la planète sur l'Amérique latine – cette antipathie sera aisément établie. Nous tenterons plutôt de comprendre l'évolution de cette représentation de l'histoire, en montrant comment l'on est passé de représentations essentiellement exotiques de la région (en conformité avec les écrits étatsuniens et français) à une lecture engagée de la situation latino-américaine. Cette lecture qui fait ressortir les problèmes affectant la région trouvent un certain écho politique au Canada français. En effet, l'expérience commune de l'impérialisme de Londres et de Washington ainsi que le réseautage panaméricain de certains religieux cherchant à préserver leur communauté catholique de l'influence socioculturelle anglo-saxonne incitent plusieurs auteurs à envisager l'histoire de l'Amérique latine comme étant liée à celle du Canada français ; du moins, des auteurs comme Henri Bourassa, Antonio Dragon et Dostaler O'Leary établissent des jonctions opportunes entre l'histoire et le devenir des

[8] Jean-Philippe Warren, « Le corporatisme canadien-français comme "système total" : quatre concepts pour comprendre la popularité d'une doctrine », *Recherches sociographiques*, vol. 45, n° 2 (mai-août 2004), p. 221.

deux entités culturelles. Si cette lecture engagée dénonce avec véhémence « l'infiltration communiste » dans la région jusqu'à la Révolution tranquille, contrastant ainsi avec les sympathies tiers-mondistes qui émergent alors au sein de la gauche québécoise, elle met néanmoins en place la trame d'une histoire connectée des peuples latins d'Amérique en unissant les efforts de résistance contre la domination socio-économique anglo-saxonne du Québec et de l'Amérique latine[9]. Cette approche n'est peut-être pas dénuée de représentations essentialistes qui instrumentalisent le passé de l'Autre ; mais ces représentations visent plus à légitimer un discours d'autodétermination, qu'à proposer des représentations sociales orientalistes sous-tendant une certaine forme de domination culturelle (à l'instar des thèses avancées par Edward Said[10]). Cette trame commune servira d'ailleurs de base dans les années 1960 au développement de sympathies panaméricaines plus radicales.

Publié en 1949, le premier manuel québécois présentant une synthèse de l'histoire de l'Amérique latine sera au fondement d'une politisation plus radicale du passé latino-américain ; la révolution castriste inspirera d'ailleurs la jeunesse québécoise dix ans plus tard. Ce livre écrit par Dostaler O'Leary est une des sources principales analysées dans notre article. Il représente, en quelque sorte, l'aboutissement du projet porté par l'Union des Latins d'Amérique, cette association formée à Mexico et à Montréal au début de la Deuxième Guerre mondiale dans le but de tisser des liens culturels, politiques et économiques plus étroits entre le Canada français et l'Amérique

[9] Au sujet de l'histoire connectée, voir : Sanjay Subrahmanyam, « Connected Histories: Notes Towards a Reconfiguration of Early Modern Eurasia », dans Victor Lieberman (dir.), *Beyond Binary Histories: Re-imagining Eurasia to c.1830*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1997, p. 289-315 ; Serge Gruzinski, « Les mondes mêlés de la Monarchie catholique et autres "connected histories" », dans *Annales : histoire, sciences sociales*, 56e année, no 1 (2001), p. 85-117 ; Aline Charles et Thomas Wien, « Le Québec, entre histoire connectée et histoire transnationale », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 14, n° 2 (2011), p. 199-221.

[10] Edward Said, *Orientalism*, London, Penguin Books, 1978.

latine[11]. Afin de bien mettre en contexte les écrits d'O'Leary, nous esquisserons dans un premier temps l'évolution des représentations de l'Amérique latine au Québec du milieu du XIX^e^ au début du XX^e^ siècle, alors qu'apparaissent au sortir de la Grande Guerre les premières mentions de la « latinité » du Canada français, fait qui transforme la perception que l'on a de l'Amérique latine[12]. *Le Canada français missionnaire* de Lionel Groulx clôt notre analyse, car cet ouvrage du chanoine écrit au tout début de la Révolution tranquille fait la somme des représentations de l'Amérique latine proposées par les principaux représentants du Canada français dans la région : les missionnaires catholiques. Nous verrons ainsi comment, malgré une situation sociopolitique fort différente, le regard canadien-français sur cette région se transforme en un siècle au point de reconnaître dans l'histoire récente de l'Amérique latine le reflet de celle du Canada français.

Les premières représentations de l'Amérique latine au Canada français

Les premiers éléments d'information en provenance de l'Amérique latine datent de la Nouvelle-France. Les jésuites du Canada étaient bien au fait de l'expérience de leurs confrères du Paraguay, s'appropriant même certains éléments de l'approche apostolique et des structures évangélisatrices mises en place en Amérique du Sud[13]. Mais il faut attendre la fondation de la première presse québécoise, en 1764, pour que circule librement l'information sur cette région. Progressivement, et en raison de l'agitation politique qui règne en

---

[11] Maurice Demers, *Pan-Americanism reinvented in Uncle Sam's backyard: Catholic and Latin Identity in French Canada and Mexico in the first half of the 20th Century*, thèse de doctorat (histoire), Université York, 2011.

[12] Nous esquisserons ces représentations, car nous reconnaissons que des recherches plus approfondies seraient nécessaires pour brosser un tableau complet des publications de cette époque.

[13] Paul-André Dubois, « Des mondes religieux parallèles, un espace commun ? Amérindiens et musique vocale européenne sous le Régime français », *Études d'histoire religieuse*, vol. 67 (2001), p. 108.

Amérique espagnole, les habitants du Bas-Canada s'intéresseront à la situation de leurs confrères américains. Yvan Lamonde explique que de « 1815 à 1837, les journaux abondent en information sur la situation militaire et politique surtout en Argentine, au Chili, au Pérou, au Venuezela [*sic*], en Colombie, en Équateur et au Mexique. […] On publie des biographies et des discours politiques de Bolivar, des renseignements sur les moments décisifs comme le congrès de Tucuman du 9 juillet 1816, qui déclare l'indépendance des provinces du Rio de la Plata, et quantité de proclamations de militaires et d'hommes politiques[14] ». Le républicanisme latino-américain intéresse évidemment les patriotes bas-canadiens. Leur défaite en 1838 et l'apaisement des guerres de décolonisation en Amérique latine atténuent cette première vague de références au sous-continent dans la presse québécoise, faute d'expériences communes.

Néanmoins, l'affirmation de Gérard Bouchard selon laquelle « durant sa deuxième période continuiste (1840-1940) […] le Québec accuse les plus importants contrastes avec le Mexique et les autres pays d'Amérique latine » nous semble exagérée[15]. En effet, le rapport Durham et l'assujettissement politique des francophones aux anglophones de la nouvelle entité politique qui voit le jour au milieu du siècle jettent les bases d'une sympathie anti-impérialiste qu'exprimeront les auteurs canadiens-français un demi-siècle plus tard. Roberto Perin souligne qu'un « siècle avant que le sociologue étatsunien Everett Hughes n'écrive son œuvre classique, *French Canada in Transition* (1943), Durham représente en quelque sorte le Canada français comme une "*folk society*", c'est-à-dire une masse sociale indifférenciée à la tête de laquelle se retrouve une petite bourgeoisie traditionnelle issue du peuple[16] ». La perspective de Hughes catégorisant la société

[14] Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec,* t. I : *1760-1896,* Montréal, Éditions Fides, 2000, p. 204.

[15] Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, p. 215, coll. « Boréal compact ».

[16] Roberto Perin, *Ignace de Montréal : artisan d'une identité nationale*, Montréal, Éditions du Boréal, 2008, p. 33-34.

canadienne-française comme une *folk society* est inspirée des travaux de Robert Redfield sur le Mexique. Il n'est donc pas surprenant que des auteurs ultramontains défendant ce modèle de société, tant au Québec qu'en Amérique latine, en viennent à exprimer une certaine forme de solidarité latine face à la modernisation anglo-saxonne de leurs sociétés.

Or, pour que cette solidarité latine s'exprime, le vocable « latin » devait être appliqué aux sociétés américaines. C'est dans le contexte des visées impérialistes françaises en Amérique latine que surgit cette appellation. En effet, Vicente Romero explique que l'expression « Amérique latine » est utilisée pour la première fois à Paris en 1856 par le Chilien Francisco Bilbao et le Colombien José María Torres Caicedo[17]. L'administration de Napoléon III utilise le concept pour légitimer son intervention au Mexique en 1862. La presse canadienne-française est divisée à propos de cette intervention, les libéraux dénonçant cette ingérence européenne en Amérique alors que les journaux conservateurs se réjouissent du nouvel empire que l'on établit au Mexique sous l'égide de Maximilien d'Autriche (1864-1867)[18]. Le soutien qu'expriment les chroniqueurs de la presse conservatrice pour le règne de Maximilien indique que les Canadiens français n'étaient pas allergiques à toutes formes d'impérialisme : ce qui pose problème, c'est la domination anglo-saxonne et protestante sur les sociétés catholiques.

Évidemment, les Canadiens français qui participent à l'expédition française au Mexique cautionnent l'impérialisme de Paris[19]. Honoré

---

[17] Vicente Romero, « Du nominal "latin" pour l'Autre Amérique : notes sur la naissance et le sens du nom "Amérique latine" autour des années 1850 », *Histoire et Sociétés de l'Amérique latine*, nº 7 (1998), p. 57-86.

[18] José Antonio de Larrinaga, *L'intervention française au Mexique vue par les principaux journaux canadiens-français du Québec (1861-1867)*, thèse de maîtrise (histoire), Université d'Ottawa, 1976.

[19] Honoré Beaugrand, Narcisse-Henri Faucher de Saint-Maurice, Arthur Taschereau et Alphonse Têtu s'engagent avec les troupes françaises. Agnès Leclerq, fille d'un Québécois qui s'engage avec les armées sudistes avant d'épouser le prince Felix zu Salm-Salm, se trouve aussi au Mexique lors de l'intervention française. Voir Roger

Beaugrand et Narcisse-Henri Faucher de Saint-Maurice publient des témoignages à leur retour au Québec qui font l'éloge de la France au détriment de cette contrée exotique qu'est le Mexique. Dans son récit *Anita : souvenirs d'un contre-guérillas*, Beaugrand raconte que seul l'honneur l'a fait refuser d'intégrer les troupes mexicaines à la suite de sa capture (alors qu'il tentait de rejoindre sa *novia* mexicaine). Son emprisonnement subséquent lui fait craindre le pire, car « [l]es Mexicains à de rares exceptions près, traitaient leurs prisonniers un peu à la manière des Indiens des plaines de l'Ouest. Chez eux, c'était l'esclavage, accompagné de tous les mauvais traitements que suggérait à ces soldats demi-brigands leur nature sauvage et vindicative[20] ». Il aura finalement la vie sauve, mais ne retrouvera pas son amoureuse « aux yeux noirs ». Quant à Faucher de Saint-Maurice, « [s]'il perçoit les forces en présence d'une façon manichéenne, c'est-à-dire à la façon des romanciers québécois du temps – Les Français sont braves et les Mexicains sont lâches ! – il ne s'attache pas non plus à la dimension idéologique du conflit[21] ». Pierre Rajotte explique que « [d]étourné de son objet référentiel, c'est-à-dire le Mexique, le récit devient à maintes reprises pour l'auteur l'occasion de se mettre en valeur. […] Tout se passe comme si l'intérêt de l'auteur pour ce pays, jugé souvent de façon négative, vient à point nommé pour mettre en évidence une page autobiographique assez valorisante dans la vie du militaire[22] ». Au tournant du siècle, les auteurs ultramontains proposent une vision quelque peu différente de ces récits essentialistes.

Depuis 1853, alors que des missionnaires des Sœurs de la Providence de Montréal débarquent au Chili, l'Église catholique québécoise

---

Le Moine, « L'aventure mexicaine de quelques Québécois (1864-1867) », dans Marie Couillard et Patrick Imbert (dir.), *Les discours du Nouveau Monde au XIXe siècle au Canada français et en Amérique latine*, Ottawa, Legas, 1995, p. 253-262.

[20] Honoré Beaugrand, « Anita : souvenirs d'un contre-guérillas », *Mélanges : trois conférences*, Montréal, [s. é.], 1888, p. 140.

[21] Le Moine, « L'aventure mexicaine de quelques Québécois (1864-1867) », p. 259.

[22] Pierre Rajotte, « *De Québec à Mexico,* de Faucher de Saint-Maurice : une tentative de voyage vers soi », *Canadian Literature*, nº 142-143 (automne-hiver 1994), p. 84, 92.

possède des émissaires en Amérique latine. Durant les cinq décennies suivantes, d'autres communautés québécoises s'implantent au Pérou, en Bolivie, en Colombie et en Équateur[23]. Les missionnaires communiquent de l'information sur leurs pays de mission aux autorités québécoises, ce qui donne à ces dernières une connaissance particulière de l'Amérique latine. Mgr Ignace Bourget en vient d'ailleurs à idéaliser le président ultramontain de l'Équateur, Gabriel García Moreno[24]. Quant à Jules-Paul Tardivel, journaliste et directeur du journal *La Vérité* qui fait la promotion d'un « État ultramontain, catholique et canadien-français » à la fin du XIXe siècle, il modèle son projet de « république catholique » sur celle de « l'Équateur de Garcia Moreno[25] ». Si les ultramontains abhorrent les révolutionnaires libéraux, ils expriment néanmoins du respect pour leurs coreligionnaires latino-américains. Par exemple, Henri Bourassa rapporte que Mgr Bourget conseilla à des missionnaires quittant pour la région au XIXe siècle « [d']évite[r] toute comparaison capable de blesser les susceptibilités nationales[26] ». Cette prudence qui est de mise afin de ne pas froisser la fierté nationale des Latino-Américains implique que l'on faisait une distinction entre la région et les autres terres de mission qu'étaient l'Afrique et l'Asie. D'ailleurs, les élites catholiques latino-américaines, héritières d'une longue tradition de défense de leur religion dans cet hémisphère (aux dépens des religions autochtones et afro-américaines), s'attirent les éloges de certains auteurs québécois. Ces éloges envers la région ne viennent pas aussi facilement de la part des auteurs anglo-protestants.

---

[23] Lionel Groulx, *Le Canada français missionnaire : une autre grande aventure*, Montréal, Éditions Fides, 1962, p. 81.

[24] Patrick Imbert, *Trayectorias culturales transamericanas: medios, publicidad, literatura y mundialización*, Buenos Aires, Galerna, 2009, p. 132.

[25] Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, p. 446.

[26] Henri Bourassa, *Le Canada apostolique : revue des œuvres de missions des communautés franco-canadiennes*, Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1919, p. 130-131.

L'entre-deux-guerres et la redécouverte de l'Amérique latine

Au début du xx^e^ siècle, on en vient même au Québec à comparer favorablement certains aspects de la situation sociopolitique et économique de l'Amérique latine à celle du Canada. Des auteurs nationalistes font alors valoir les avantages à mieux connaître la région afin d'y établir des liens. Le rapprochement souhaité avec l'Amérique latine se bute toutefois à l'indifférence des anglophones, qui considèrent Londres comme étant l'interlocuteur le plus approprié pour gérer les relations entre le Canada et les républiques latino-américaines. Henri Bourassa, critiquant les politiques impérialistes des décideurs canadiens, écrit pendant la Première Guerre mondiale que le Canada aurait tout avantage à établir des relations diplomatiques indépendantes avec les pays au sud du Rio Grande :

> Et pourtant, si nous décidons jamais à jeter les yeux par-dessus la clôture de notre bergerie, nous constaterons sans peine qu'après les États-Unis, celles des nations du monde avec lesquelles nous pourrions, à certains égards, établir les relations les plus avantageuses se trouveraient parmi les républiques latines du midi. N'y eût-il que le fait primordial que ces pays sont, comme nous, situés en Amérique, cela suffirait à solliciter ces relations. Ce serait déjà fait, si l'abêtissement colonial, français ou anglais, et le délire impérialiste n'avaient totalement oblitéré chez nous la notion des réalités les plus élémentaires. Nous aurions découvert, à notre grande surprise, que plusieurs de ces pays sont plus véritablement civilisés que le nôtre ; qu'ils ont résolu certains problèmes économiques que nous ignorons ou qui nous font encore tâtonner[27].

Cette représentation favorable de l'Amérique latine proposée par Bourassa s'inscrit dans un contexte bien particulier : celui des reculs imposés à l'enseignement en français dans plusieurs provinces et de l'isolement des politiciens canadiens-français lors de la Première

[27] Henri Bourassa, *Hier, aujourd'hui, demain : problèmes nationaux,* Montréal, [s. é.], 1916, p. 169-170.

Guerre mondiale. Ce contexte général d'intolérance envers les catholiques francophones du pays, jumelé à la séparation de l'Église et de l'État en France, donne l'impression à plusieurs Canadiens français que les principes fondamentaux de leur civilisation catholique sont en péril (particulièrement en Amérique du Nord). Comme l'indique la citation précédente, Henri Bourassa fait partie des premiers auteurs à écrire sur l'Amérique latine dans le but de faire connaître au Canada français cette autre Amérique catholique composée de pays hispanophones et lusophone (le Brésil) « véritablement civilisés ». Plusieurs autres textes paraissent aussi dans *L'Action française* de Montréal, dans les années qui suivent. Ils portent particulièrement sur le sort des petites nations latines du Sud face à la domination des grandes puissances économiques anglo-saxonnes.

Évidemment, le Canada français fait face aux mêmes problèmes. Il faut dire qu'au Nord comme au Sud, les élites économiques s'accommodent très bien de l'intégration de leur société dans les structures impériales du grand capital. Il s'agit d'ailleurs d'un vecteur de connexion Nord-Sud important pour les entrepreneurs : plusieurs entreprises de Montréal sont actives en Amérique latine[28]. Néanmoins, la bourgeoisie capitaliste qui entretient ces liens est anglophone et protestante, d'abord et avant tout. La petite bourgeoisie catholique du Québec et d'Amérique latine se plaint de la transformation sociale engendrée par cette avancée du capitalisme anglo-saxon. Avant longtemps, les auteurs canadiens-français établiront la trame d'une histoire commune avec les peuples latins d'Amérique résistant à cette domination socioéconomique anglo-saxonne.

Peut-on avancer que le Canada français, par sa condition sociopolitique durant l'entre-deux-guerres, prédisposait ses auteurs nationalistes à exprimer une certaine forme de solidarité pour les « petits peuples » affligés par les grands empires ? Il faut nuancer cette

[28] Christopher Armstrong et H. V. Nelles, *Southern Exposure: Canadian Promoters in Latin America and the Caribbean, 1896-1930*, Toronto, University of Toronto Press, 1988.

hypothèse afin de bien comprendre les écrits sur l'Amérique latine qui paraissent à cette époque. Certes, au moment où le roman *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon, attire l'attention d'un public international sur le Canada français, Lionel Groux exprime certaines réserves quant à la représentation de sa culture, jugeant que le roman montre une société immobile et figée dans le temps. Il prend la peine de répondre aux critiques français qui font l'éloge du roman pour leur signifier que le Canada français est aussi une entité dynamique. Michel Bock rapporte que Groulx plaide alors « pour que soit maintenue la dignité des "petits peuples" face à la puissance, à l'insensibilité et au paternalisme des grands[29] ». Cette prise de position rejoint la nature critique des articles sur l'Amérique latine, publiés au Canada français quelques années plus tard, dénonçant le traitement que réservent les grandes puissances aux « petits peuples », un fait qui devrait étayer la thèse avancée. Mais force est de constater que les « petits peuples » métissés des colonies françaises et anglaises en Afrique n'obtenaient pas automatiquement cette sympathie des Canadiens français. Alors, comment se définit exactement cette sympathie avec l'Amérique latine ? Il faut préciser, à l'instar de Daniel Gay, que les nationalistes traditionalistes expriment leur sympathie envers la « population principalement blanche et catholique, par ailleurs héritière des bienfaits supposés de la civilisation des conquistadors de l'Espagne très Catholique[30] ». Cela semble donc exclure une partie significative de la population. Mais, avant même que les Canadiens français puissent s'identifier à la culture des élites catholiques latino-américaines, il fallait qu'ils apprécient pleinement leur propre identité « latine ». C'est grâce au discours de la « latinité » du Canada français que la jonction discursive entre Latins du Sud et du Nord s'effectue dans l'entre-deux-guerres.

---

[29] Michel Bock, « Lionel Groulx devant la France catholique : contacts, échanges et collaboration », communication, Association francophone pour le savoir (ACFAS), Montréal, mai 2012.

[30] Gay, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, p. 267-268.

Curieusement, le roman de Hémon joue un rôle dans cette mise en commun des destinées canadiennes-françaises et latino-américaines. Michel Lacroix explique que la réémergence du discours de la latinité en Europe sert de fer de lance à l'établissement de connexions culturelles et politiques entre des ressortissants canadiens-français et latino-américains[31]. Le succès littéraire de *Maria Chapdelaine* en France offrira justement l'occasion à des publications parisiennes consacrées aux cultures latines de commenter la situation socio-politique du Canada français parallèlement à celle de l'Amérique latine. Des gens aussi différents que Charles Maurras, Gabriela Mistral (prix Nobel de littérature chilienne) et Gabrielle Roy publient alors des textes traitant des enjeux qui affectent les francophones, les hispanophones et les lusophones dans les mêmes revues, faisant ainsi ressortir les aspects communs de leurs cultures. L'essentiel de cette comparaison est reprise par *L'Action française* de Montréal, alors dirigée par l'abbé Groulx[32]. Certains groupes nationalistes influencés par ce dernier, dont les Jeunesses patriotes de Dostaler O'Leary et ceux gravitant autour du journal *La Nation* de Paul Bouchard, s'approprient cette notion de latinité canadienne-française et s'en font les défenseurs. À l'instar des États dirigés par les Mussolini, Salazar et (bientôt) Franco, ils souhaitent que la classe politique canadienne-française s'inspire de ces chefs latins autoritaires pour transformer leur société sclérosée par le libéralisme et le parlementarisme britannique. Le corporatisme prêché dans les encycliques

---

[31] Michel Lacroix, « Lien social, idéologie et cercles d'appartenance : le réseau " latin " des Québécois en France, 1923-1939 », *Études littéraires*, vol. 36, nº 2 (2004), p. 51-70.

[32] Groulx mentionne que cette revue est la première publication canadienne à réellement porter attention à l'Amérique latine : « Dès 1921, en l'enquête de la revue l'*Action française* de Montréal, sur le "Problème économique" dans le Québec, l'un des collaborateurs, Léon Lorrain […] engage les siens à tourner résolument les yeux vers les marchés sud-américains » (Lionel Groulx, « Le Canada français en Amérique latine », *Report of the Annual Meeting of the Canadian Historical Association = Rapport annuel de la Société historique du Canada*, vol. 40, nº 1 (1961), p. 14).

sociales catholiques est leur véritable modèle sociopolitique, ce qui signifie que les nationalistes traditionalistes ne s'érigent pas seulement contre la domination économique anglo-saxonne en Amérique latine, mais qu'ils dénoncent aussi les mesures de déchristianisation des révolutionnaires latino-américains.

Ce dernier sujet est le prétexte pour publier les premiers livres qui présentent explicitement une vision canadienne-française de l'histoire d'un pays latino-américain. La guerre civile des *Cristeros* (1926-1929) au Mexique et le conflit opposant l'Église et l'État au fil des années 1930 dans ce pays révolutionnaire sera l'occasion pour le jésuite québécois Antonio Dragon de publier plusieurs ouvrages sur le thème de la persécution des catholiques. Sa biographie du martyr *cristero* Miguel Pro, publiée en 1929, obtient un succès international important. Elle est traduite en seize langues et distribuée à des centaines de milliers d'exemplaires en dix ans[33]. L'exécution arbitraire du père Pro n'incite pas seulement le jésuite québécois à écrire des biographies et des livres d'histoire sur le sujet, il adapte aussi la vie du martyr mexicain en pièce de théâtre, facilitant la diffusion de l'histoire récente du Mexique auprès d'un auditoire différent[34].

C'est sans surprise que la biographie du père Pro prend des allures hagiographiques sous la plume de Dragon, qui fut le compagnon de classe du religieux mexicain en Europe. Mais il est intéressant de noter que Dragon présente une interprétation de l'histoire mexicaine avant de décrire la vie de son confrère jésuite, une interprétation qui est profondément manichéenne, affirmant que les seules réalisations mexicaines qui vaillent sont « ce que le bon Dieu y a fait, ce que les catholiques y ont construit[35] ». Son jugement de l'État qui émerge

[33] Juan Ortega, s.j., *Noticias de la Prov. De México*, México, D.F., nº 77 (janvier 1938), Archivo Histórico de la Provincia de México de la Compañía de Jesús.

[34] Antonio Dragon, s.j., *Le Père Pro : drame en trois actes*, Montréal, Librairie du Devoir, 1933.

[35] Antonio Dragon, s.j., *Au Mexique Rouge : Maria de la Luz Camacho, première martyre de l'Action catholique,* Montréal, L'Action Paroissiale, 1936, p. 17.

de la Révolution mexicaine (1910-1917) est ainsi sans appel. Mais l'image du Mexique n'est pas complètement négative, car la résistance des catholiques contre l'État révolutionnaire montre qu'il s'agit d'un lieu empreint d'héroïsme, une contrée qui « produit encore des saints[36] ». Néanmoins, toute idiosyncrasie mexicaine qui déborde du cadre référentiel catholique et occidental est traitée de haut.

Les politiciens qui ont marqué l'histoire du Mexique sont jugés selon leurs dispositions d'esprit dans son livre *Pour le Christ-Roi*. Évidemment, dans un pays où aucun président n'a déclaré croire en Dieu, des Réformes libérales de 1855-1857 jusqu'à l'accession au pouvoir du président Manuel Ávila Camacho, en 1940, ce jugement est profondément intransigeant. Le président Plutarco Elías Calles (1924-1928) – dont les politiques provoquent la guerre des *Cristeros* – essuie les critiques les plus sévères : « Ce fou tout-puissant a bien commencé, comme Néron. […] Néron avait la noblesse du sang à trahir ; c'est le seul crime que Calles n'ait pu commettre[37]. » Le dictateur Porfirio Díaz (1876-1910) est le seul politicien à s'attirer des bons mots de la part de Dragon : « Les catholiques mexicains gardent de ce bon "tyran" un souvenir sympathique. Ce bras de fer, à la Mussolini, réorganise le pays. Il écarte les "indésirables", s'entoure d'hommes compétents et multiplie les réformes les plus utiles… S'il semble oublier la question religieuse, l'Église du moins peut respirer[38]… » Selon le jésuite, les seules réformes utiles entreprises par l'État mexicain (s'il y en a) sont de natures politique et économique.

Les réformes sociales postcoloniales ayant affaibli l'emprise de l'Église catholique sur la jeunesse mexicaine, elles sont jugées désastreuses par Dragon (qui fut recteur au Collège Jean-de-Brébeuf à Montréal). L'héritage colonial espagnol n'est donc pas en cause, les influences sur les élites mexicaines des idées de la Révolution française

---

[36] Antonio Dragon, s.j., *Pour le Christ-Roi : Miguel-Augustin Pro de la Compagnie de Jésus, exécuté au Mexique le 23 novembre 1927*, Montréal, Imprimerie du Messager, 1929, p. 10.

[37] *Ibid*., p. 69-70.

[38] *Ibid*., p. 19.

et de la franc-maçonnerie venant de la Grande-Bretagne et des États-Unis étant plus à blâmer. D'ailleurs, la colonisation espagnole des Amériques est louangée par Dragon, à un point tel qu'il la considère comme ayant été plus efficace à certains points de vue que celles des Français et des Anglais. Cette colonisation réussie vient en grande partie des relations entre Espagnols et Amérindiens, selon le jésuite québécois :

> Cependant, quelles qu'aient été les fautes des Espagnols, leur système de colonisation a donné les meilleurs résultats. Pour les trois grandes nations qui colonisèrent le Nouveau Monde, le même problème se posait. Les Français, en arrivant à Québec, trouvèrent quelque vingt milliers d'indigènes ; ils voulurent en faire des Français et ils échouèrent. En abordant sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, les Anglais rencontrèrent de nombreux Indiens ; ils résolurent de s'en défaire et ils y réussirent. Les Espagnols parvinrent à conserver les Indiens du Mexique en les christianisant. L'autorité civile, malgré le rang inférieur où elle les a systématiquement tenus, malgré la vie dure que les grands propriétaires (*encomenderos)* imposèrent aux indigènes, a organisé solidement une race nouvelle[39].

L'organisation de cette « nouvelle race » est un legs colonial que valorise Dragon. Voilà une appréciation originale pour les années 1930, alors que les travaux portant sur l'histoire et la culture latino-américaines aux États-Unis et dans les centres coloniaux étaient la plupart du temps colorés par les thèses raciales dominantes en Occident, qui traitaient le métissage racial comme une tare confinant la région dans un « retard » et une instabilité perpétuels[40]. Certes,

---

[39] *Ibid.*, p. 11.

[40] Dans certaines publications culturelles, l'exotisme de cette donne socioculturelle était l'objet d'une certaine curiosité bienveillante. Voir Helen Delpar, *The Enormous Vogue of Things Mexican: Cultural Relations between the United States and Mexico, 1920-1935*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1992. Les publications afro-américaines, quant à elles, ont rapidement présenté une appréciation positive des cultures métissées de l'Amérique latine. Voir David Luis-Brown, « Transnationalism Against the State: Contesting Neocolonialism in the Harlem Renaissance, Cuban

pour Dragon, cette vision positive du métissage n'est envisageable que dans l'optique d'une acculturation des autochtones et des populations d'origine africaine. Néanmoins, cette lecture ouvre la voie à une nouvelle appréciation de la région durant la Deuxième Guerre mondiale, alors que s'intensifient l'approfondissement des liens entre des religieux québécois et latino-américains ainsi que la présence en Amérique latine de jeunes nationalistes canadiens-français.

Le tournant de la Deuxième Guerre mondiale : l'arrimage des solitudes complémentaires

Le Canada établit ses premières relations diplomatiques autonomes avec les pays latino-américains au tournant des années 1940. Nous avons déjà expliqué dans d'autres publications que l'intérêt pour les cultures latino-américaines se développe au pays, surtout au Canada français, parallèlement à l'établissement des premières ambassades dans la région[41]. Au Québec, en particulier, la chute de la France en 1940 contribue à ce développement parallèle, car cet événement marquant de la Deuxième Guerre mondiale incite les élites canadiennes-françaises à se chercher de nouveaux alliés culturels. Le président de l'Union des Latins d'Amérique, Dostaler O'Leary, affirme que « l'endroit tout indiqué pour nous – et je n'en vois pas d'autres – est cette Amérique latine si belle, si grande, si civilisée[42] ».

Negrismo, and Mexican *Indigenismo* », *Waves of Decolonization: Discourses of Race and Hemispheric Citizenship in Cuba, Mexico, and the United States*, Durham, Duke University Press, 2008, p. 147-201. Néanmoins, les perspectives chauvines et racistes dans les milieux universitaires étatsuniens dominent dans l'entre-deux-guerres. Par exemple, voir Charles E. Chapman, « The Age of the Caudillos: A Chapter in Hispanic American History », *Hispanic American Research Review*, vol. 12, nº 2 (août 1932), p. 281-300.

41 Voir Demers, « L'autre visage de l'américanité québécoise », p. 125-146.

42 Texte de clôture du président de l'Union, Dostaler O'Leary, lors des manifestations consacrées à l'Amérique latine, 1944, ACRLG, P40 / C4, 6, Causeries, conférences et allocutions prononcées dans le cadre des activités de l'ULA, 9 novembre 1942-19 février 1944.

L'image de l'Amérique latine présentée dans les publications québécoises dans ce contexte particulier – représentation qui met l'accent sur la culture des élites catholiques – devient manifestement positive, sans que l'on nie pour autant les difficultés affligeant la région[43]. Outre les missionnaires qui témoignent de leurs expériences en Amérique latine, ce sont les leaders des groupes de jeunes nationalistes des années 1930 qui sont alors les principaux passeurs culturels entre ces deux régions catholiques éprouvées par la domination anglo-saxonne.

En effet, Walter O'Leary, des Jeunesses patriotes, quitte pour le Mexique au printemps 1939 pour y demeurer durant la guerre ; Paul Bouchard fait de même, visitant, quant à lui, plusieurs pays latino-américains durant le conflit. Ces derniers incitent leurs collègues de l'Université de Montréal et de l'Université Laval à tisser des liens avec les Latino-Américains dans ce contexte bien particulier[44]. Dostaler O'Leary, alors journaliste à *La Patrie*, établit un équivalent montréalais de l'association fondée par son frère au Mexique. Ce regroupement, l'Union des Latins d'Amérique (ULA), réussit rapidement à s'attirer des appuis auprès de la classe politique canadienne-française, ralliant la faveur de jeunes nationalistes comme Jean Drapeau et de libéraux convaincus tel que T. D. Bouchard. Même le premier ministre du Québec, le libéral Adélard Godbout, donne son appui officiel à leurs congrès de 1942 et 1943. La fin de la « persécution religieuse » au Mexique et l'arrivée au pouvoir du président Camacho changent radicalement les représentations de ce pays, au point que Dostaler O'Leary déclare en entrevue à Radio-Canada, à son retour du voyage organisé par l'ULA en 1944 :

> Le Mexique moderne marche sur la voie du progrès. […] Les Canadiens y auront trouvé d'utiles leçons dont ils sauront, j'en

[43] En fait, les autochtones et les Latino-Américains d'ascendance africaine sont encore largement considérés comme des figurants.

[44] Correspondance de Dostaler O'Leary, 18 juin 1931-30 juin 1944, ACRLG, P40/A, 1.

> suis sûr, tirer profit. Pour nous Canadiens français, îlot latin du nord, nous y aurons trouvé des frères spirituels, des hommes imbus et pénétrés de la même civilisation catholique et latine. L'union culturelle des Latins d'Amérique, je l'espère, saura profiter grandement de ce voyage pour le plus grand bien de nos compatriotes[45].

Cette appréciation du Mexique est relayée par d'autres voyageurs, dont le recteur de l'Université de Montréal, M^gr^ Olivier Maurault, qui publie un livre sur le sujet à son retour[46]. Ces témoignages soulignent aussi les aspects inspirants de la culture de cette région pour les Canadiens français, dont leur américanité distincte des États-Unis.

La prise de conscience de l'américanité du Canada français s'impose dans la conjoncture de la guerre. Le Mexique et l'Amérique latine rappellent que l'Europe n'est pas le seul référent culturel valable et que la culture étatsunienne n'est pas l'unique modèle d'américanité. Philippe Panneton, dit Ringuet, affirme dans *Un monde était leur empire* (1943) : « Or nous ne sommes pas étrangers ; nous ne sommes pas *européens*. Que nous descendions de Français, d'Anglais, d'Espagnols, de Portugais […] nous sommes et nous devons tâcher d'être *américains*, au sens large du mot, bien entendu[47]. » Pour l'ULA, la culture latino-américaine pouvait aider le Canada français à s'approprier son américanité, tout en préservant les préceptes de la « civilisation catholique et latine ». Portant sur l'histoire autochtone des Amériques, le livre de Ringuet célèbre de plus le métissage latino-américain, aspect qui distingue la région de l'Europe et des États-Unis :

> Si nos yeux n'étaient hypnotisés par les choses d'Europe ; si, après trois et même quatre cents ans d'Amérique, nous n'étions restés

---

[45] « Voyage au Mexique », entrevue de Roger Baulu avec Olivier Maurault, Dostaler O'Leary et Jacqueline Savard, 20 août 1944, 13 min 30 s, Société Radio-Canada, *Les Archives de Radio-Canada*, [En ligne], [http://archives.radio-canada.ca/art_de_vivre/voyage/clips/9973/&ref=spe] (12 février 2011).

[46] Olivier Maurault, *Le Mexique de mes souvenirs*, Montréal, Éditions des Dix, 1945.

[47] Ringuet, *Un monde était leur empire*, Montréal, Les Éditions Variétés, 1943, p. 8. En italique dans le texte.

> imbus de préjugés européens au point de ne concevoir grand que ce qui en vient, nous aurions depuis longtemps pris connaissance du miracle mexicain. Le mot ne paraîtra pas trop fort à ceux qui ont su voir, si peu que ce soit, ce pays étonnant où […] revit réellement une tradition momentanément interrompue par l'arrivée de Cortes. Car [ce pays] montre bien que l'Américain natif n'est pas un être inférieur : ce qui prend forme en cette terre dure, c'est un royaume véritablement *américain*[48].

Dostaler O'Leary partage cette conclusion : le Mexique – tout comme le reste de l'Amérique latine – possède une culture véritablement *américaine*, une culture qui, selon lui, a su intégrer les meilleurs éléments de l'Ancien et du Nouveau Monde.

Dans le but d'exposer cette théorie et d'offrir aux étudiants canadiens-français une ressource dans leur langue, Dostaler O'Leary écrit la première synthèse historique de cette région publiée au Québec. Son *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine* est publiée à 2000 exemplaires par l'Institut de sociologie de l'Université de Montréal en 1949 et demeurera pendant longtemps un incontournable des études latino-américaines au Québec. Se basant sur les études historiques les plus importantes publiées en espagnol à cette époque (ainsi que sur quelques textes publiés en France et aux États-Unis), son manuel tente de rendre compte de l'histoire d'une manière scientifique, sans pour autant cacher le fait qu'il veut « nous convaincre que nous avons tout intérêt, nous Canadiens français, à nous nouer des relations étroites avec l'Amérique latine[49] ». Le manuel prend ainsi un ton pamphlétaire lorsque l'histoire récente est abordée. Mais en consacrant 129 pages sur 388 à l'histoire précolombienne, il souhaite aussi dégager cette histoire des visions trop eurocentristes produites ailleurs :

> L'acte officiel qui entérine la découverte de l'Amérique est de 1492. C'est à cette date que commencent tous les manuels, européens comme américains, qui relatent l'histoire de notre continent. […] Je

[48] *Ibid.*, p. 330. En italique dans le texte.

[49] Arthur St-Pierre, « Préface », dans Dostaler O'Leary, *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine*, Montréal, Éditions latines, 1949, p. 7.

> suis heureux de m'associer ici à Ringuet qui, dans l'introduction de « Un Monde était leur empire », s'élève lui aussi contre cet ostracisme dans lequel on tient toute une partie de notre histoire américaine[50].

L'écriture de l'histoire de l'Amérique latine devient ainsi une façon d'offrir une vision endogène de cette identité continentale que partagent aussi les Canadiens français, une façon de se réapproprier le passé… et d'envisager des façons de mieux faire les choses.

Car, à l'instar du livre de Ringuet, la synthèse historique écrite par O'Leary débute en prenant sérieusement en compte l'histoire autochtone. Selon l'auteur, cette composante importante de l'identité latino-américaine devrait faire réfléchir, car « j'ai trouvé moi-même des points de ressemblance évidents […] entre nos Indiens de Caughnawaga et ceux que je rencontrai dans certains états [*sic*] du Mexique[51] ». L'ancien président des Jeunesses patriotes ne va pas jusqu'à considérer la culture autochtone sur un pied d'égalité avec la culture européenne. Il affirme même : « Qu'on le veuille ou non, ces sacrifices humains sont une tache qui projette son ombre sinistre sur tous les peuples[52]. » Malgré le ton paternaliste, il reconnaît néanmoins la résistance « glorieuse » des Mayas contre les Espagnols ou, encore, les chefs-d'œuvre produits par les peuples méso-américains « qui peuvent soutenir la comparaison avec les produits les plus exquis de l'art européen contemporain[53] ». Ainsi, contrairement à certains écrits étatsuniens sur l'Amérique latine publiés dans la première moitié du xx^e^ siècle, il affirme que le sang amérindien qui coule dans les veines de la majorité des Latino-Américains n'est pas une tare, mais un sujet de fierté – une fierté qu'il faut nuancer.

En fait, O'Leary ne valorise pas la culture autochtone en tant que telle ; il cherche plutôt à défendre la culture latino-américaine du regard condescendant et dominateur des centres néocoloniaux qui tendent à considérer la région comme intrinsèquement inférieure

---

[50] O'Leary, *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine*, p. 143-144.
[51] *Ibid.*, p. 31.
[52] *Ibid.*, p. 79.
[53] *Ibid.*, p. 57.

à cause de sa constitution hybride et de son passé colonial. Ainsi, la culture autochtone est une composante importante de la culture latino-américaine moderne parce qu'il y a eu métissage. Il écrit : « La civilisation catholique occidentale les a véritablement élevés et régénérés […] Le seul moyen de sauver ces peuples en décadence fut celui qu'employèrent les Espagnols : le métissage [par] des mariages entre les conquérants et les indigènes[54]. » Avec un commentaire de la sorte sur « ces peuples en décadence », on comprend pourquoi Daniel Gay évoque le « ton clandestinement ou explicitement ethnocentrique et même raciste[55] » des écrits canadiens-français de cette époque. Car, si O'Leary reconnaît que la conquête fut extrêmement violente, il s'abstient de condamner les conquistadors pour les massacres contre les autochtones. Or, malgré le regard manifestement méprisant de l'auteur sur les peuples autochtones qui ne se sont pas métissés à la population d'origine ibérique, il faut aussi reconnaître que pour l'époque sa célébration du métissage permet une meilleure appréciation de la société latino-américaine dans son ensemble. Il soutient d'ailleurs que la « mission civilisatrice » des conquérants ne fut point plus destructrice que celle de la Nouvelle-France :

> Qu'avons-nous fait ici ? Le trafic de l'eau-de-vie ; et nous avons si bien manœuvré que nous avons réussi à exterminer, ou à peu près, les malheureux Peaux-Rouges ; […] Il est vrai que les hommes de Cortes, de Pizarre et des autres conquérants espagnols ont massacré les Aztèques et les Incas, souvent sans aucune raison, et se sont livrés à des excès de toute sorte [...] Mais comme le soulignait récemment un professeur de l'université de Mexico, il y a encore en Amérique latine au-delà de cinquante millions de descendants de ces hommes et de ces femmes que l'on accuse Cortes d'avoir décimés[56].

[54] *Ibid.*, p. 79.
[55] Gay, *Les élites québécoises et l'Amérique latine*, p. 7-8.
[56] O'Leary, *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine*, p. 217-218.

Ainsi, selon O'Leary, les principaux problèmes affligeant l'Amérique latine (la répartition des terres, le racisme contre les autochtones, les inégalités économiques, etc.) ne sont pas hérités de la colonisation du continent par les Espagnols. La domination économique des puissances étrangères au lendemain des indépendances est une cause de tension plus importante.

O'Leary ne balaie pas complètement du revers de la main les injustices héritées de la période coloniale. Par exemple, il explique que les descendants des conquistadors sont demeurés cantonnés dans leurs privilèges, alors que les « travailleurs des exploitations agricoles et des mines […] étaient traités en véritables esclaves[57] ». Mais la valeur et la bravoure des leaders de l'indépendance indiquent, selon lui, que l'Amérique latine avait le potentiel de s'extirper elle-même de cette fâcheuse situation. La décolonisation politique aurait dû permettre aux élites de mettre davantage en valeur les éléments positifs de la culture ibéro-américaine tout en modernisant leur société. Seulement, les rivalités internes suite à l'intégration de la région dans le système capitaliste mondial et l'avarice de Washington handicapent sérieusement les nouvelles nations :

> Pendant plus d'un siècle, l'Amérique latine s'est épuisée en luttes intestines, en guerres fratricides qui firent d'elle une proie facile pour l'impérialisme nord-américain. Pendant cent ans et plus, toutes les tentatives d'union se sont révélées inutiles, malgré les indéniables efforts d'hommes, dont certains furent grands, qui se désespéraient de cette anarchie confinant la latinité américaine au rôle de subalterne du Yankisme[58].

La pauvreté qui afflige la région est le résultat de cette situation, d'abord et avant tout. Des relations Nord-Sud plus respectueuses pourraient renverser la tendance, mais pour que cela se produise, il faudrait que les États-Unis « cessent de considérer l'Amérique latine

[57] *Ibid.*, p. 246.
[58] *Ibid.*, p. 355.

comme une terre de colonisation économique[59] ». Voilà la source principale, selon O'Leary, du mécontentement social. Le seul moyen de contrer efficacement cette situation : la présence d'un chef fort qui n'a pas peur de tenir tête à Washington.

Pour O'Leary, la rhétorique anticommuniste qui est évoquée par Washington au sortir de la Deuxième Guerre mondiale est un leurre, les capitalistes étatsuniens étant eux-mêmes responsables du climat explosif qui règne dans plusieurs pays :

> Dans la plupart des républiques latines, des financiers étrangers se livrent à une exploitation scandaleuse, allant jusqu'à financer les gouvernements qui leur permettent de continuer leur règne ou à fomenter des révolutions – comme en Bolivie il n'y a pas deux ans – contre les dirigeants trop réfractaires à leurs agissements. Il faut chercher là, surtout, le secret des révolutions chroniques qui secouent les peuples de l'Amérique latine et il est ridicule de prétendre y voir partout l'œil de Moscou[60].

Heureusement, des politiciens comme Juan Perón offrent des solutions typiquement latino-américaines aux problèmes de la région.

Le président de l'Argentine fait figure de messie politique dans la synthèse historique d'O'Leary, un exemple inspirant non seulement pour les pays de la région, mais aussi pour le Canada français. Le nationalisme économique de Perón et ses actions contre « les trusts, les monopoles, et les "*chain stores*" » font écho aux positions défendues par les Jeunesses patriotes dans les années 1930. La rhétorique de Perón, telle que rapportée par O'Leary, pouvait aussi inspirer la génération de néonationalistes qui s'annonçait au tournant des années 1950. Par exemple, il synthétise ainsi la pensée politique du président de l'Argentine : « Il n'y a sur terre, disait-il en substance, que deux partis ; non pas la droite et la gauche, mais les exploiteurs et les exploités ; mes adversaires, qui se disent démocrates, font le jeu des

[59] *Ibid.*, p. 368.
[60] *Ibid.*, p. 378.

exploiteurs, en l'occurrence les capitalistes anglais et américains[61]. » On comprend mieux pourquoi « le socialisme populiste » du Front républicain pour l'indépendance (FRI) dans les années 1960, tel que l'a analysé Louis Fournier, « n'est pas sans affinités avec le péronisme d'Argentine dont [Jacques] Lucques est un admirateur[62] ». La lutte d'un Perón ou d'un Castro pour la décolonisation économique de leurs nations pouvait effectivement inspirer la jeunesse québécoise désirant la même chose pour leur coin de pays.

L'anti-impérialisme qui est au cœur de la synthèse historique d'O'Leary pouvait ainsi être récupéré par la gauche québécoise une génération plus tard, voyant dans l'histoire récente latino-américaine un exemple inspirant pour le Québec. O'Leary termine d'ailleurs son livre par un plaidoyer en faveur d'une solidarité des sociétés latines des Amériques pour contrer la domination socioéconomique anglo-saxonne. Selon l'auteur, voilà la seule solution pour réaliser la révolution sociale nécessaire à la modernisation de ces entités politiques latino-américaines. Mieux vaut que cette révolution respecte les valeurs de la « civilisation catholique et latine » plutôt qu'elle soit influencée par Moscou. « [M]ais ne l'oublions pas, nous n'échapperons pas à la Révolution, quelle que soit son origine. Elle nous engloutira ou c'est d'elle que sortira notre régénération[63] ! » Raoul Roy sera d'accord avec cette lecture lorsque Fidel Castro prendra le pouvoir à Cuba. Selon Mathieu Lapointe, « Roy se félicite ainsi du fait que la révolution cubaine n'ait pas été faite par des communistes et que le pays soit dirigé par le décolonisateur Castro plutôt que par son frère communiste Raoul[64] ». Dans les premiers temps de la révolution, Fidel Castro semble inspirer la jeunesse néonationaliste sensiblement

---

[61] *Ibid.*, p. 377.

[62] Louis Fournier, *F.L.Q. : histoire d'un mouvement clandestin*, Montréal, Québec Amérique, 1982, p. 74. Merci à Mathieu Lapointe de m'avoir indiqué cette référence.

[63] O'Leary, *Introduction à l'histoire de l'Amérique latine*, p. 139.

[64] Mathieu Lapointe, *Nationalisme et socialisme dans la pensée de Raoul Roy, 1935-1965*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 2002, p. 176. Voir aussi Raoul Roy, « La Révolution de Cuba », *La revue socialiste*, nº 4 (été 1960), p. 49.

pour les mêmes raisons que Juan Perón inspirait certains nationalistes traditionalistes dix ans plus tôt.

L'image de l'Amérique latine à l'orée de la Révolution tranquille

Plusieurs Québécois la désiraient cette révolution régénératrice au début des années 1960 ; mais pas nécessairement de la même façon. Le Révolution cubaine suscite alors espoir… et révulsion. Si Fidel Castro, le « personnage le plus romantique de l'actualité » selon Gérard Pelletier, est reçu avec enthousiasme à Montréal en avril 1959, la révolution dans cette île des Caraïbes devient rapidement un enjeu d'extrême préoccupation par suite de son alignement sur Moscou[65]. Le ressentiment est palpable chez plusieurs auteurs catholiques qui considèrent cela comme une trahison, car Castro avait bénéficié de l'intervention du primat de l'Église cubaine, Enrique Pérez Serantes, pour convaincre les autorités cubaines de lui laisser la vie sauve à la suite de l'attaque de la caserne de Moncada par un petit groupe révolutionnaire en 1953. La jeunesse révolutionnaire québécoise n'y voit pas les mêmes contrariétés et s'enthousiasme pour l'expérience cubaine. « S'inspirant du Che », écrit Sean Mills, « les militants commencent aussi à croire qu'ils ne peuvent pas se contenter d'attendre les conditions propices à une transformation sociale et que ces conditions doivent être activement favorisées[66] ». Certains missionnaires québécois en Amérique latine adoptent des positions similaires avec le temps, favorisant la libération des opprimés de cette région. Ces derniers influenceront aussi la perception sur l'Amérique latine dans les publications catholiques et dans les discussions avec leurs coreligionnaires au pays. Pierre Beaudet écrit :

---

[65] « Fidel Castro à Montréal », reportage diffusé à l'émission *Affrontement*, 26 avril 1959, 16 min 07 s, Société Radio-Canada, *Les Archives de Radio-Canada*, [En ligne], [http://archives.radio-canada.ca/c_est_arrive_le/04/26/] (3 août 2012).

[66] Sean Mills, « La dimension internationale de la résistance », *Contester l'empire : pensée postcoloniale et militantisme politique à Montréal, 1963-1972*, Montréal, Hurtubise, [2010] 2011, p. 91.

> En Amérique latine, la révolution cubaine enflamme bien des imaginations. Et aux jeunes de mon temps, des missionnaires dans les collèges racontent que dans les bidonvilles du tiers-monde, on voit l'oppression, mais aussi la révolte. Souvent on conclut, comme le dit la chanson, que le monde est vraiment en train de « changer de base »[67].

Plusieurs textes engagés paraissent alors dans des revues de gauche et des publications catholiques discutant de l'histoire récente de l'Amérique latine. Ces prises de position ainsi que le climat de transformation rapide qui fait évoluer la société québécoise influencent l'enseignement de l'histoire latino-américaine au Québec.

Néanmoins, la lecture de l'histoire de la région des nationalistes traditionalistes, présentée dans cet article, ne disparaît pas complètement. En fait, plusieurs éléments de cette représentation du passé des « Latins du Sud » perdurent durant la Révolution tranquille. Afin de clore cette exploration des usages de l'histoire latino-américaine au Canada français, il est pertinent de prendre en considération la représentation proposée par Lionel Groulx, au début des années 1960, dans son livre *Le Canada français missionnaire.* Le chanoine reprend certains thèmes développés par O'Leary, dont le rôle néfaste de l'impérialisme étatsunien, mais il s'appuie aussi sur les témoignages de missionnaires pour présenter une histoire beaucoup plus critique des élites latino-américaines[68]. Dans ce panorama, les missionnaires canadiens-français jouent un rôle primordial dans le développement de cette région du tiers-monde.

Le livre de Groulx ne porte pas explicitement sur l'histoire de l'Amérique latine. Néanmoins, avec des missionnaires canadiens-français dans presque tous les pays latino-américains, l'auteur prend le temps de bien mettre en contexte les actions et les réalisations de

---

[67] Pierre Beaudet, *Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec*, Montréal, Éditions du Boréal, 2009, p. 7.

[68] Il faut noter que les témoignages des congrégations missionnaires utilisés par Groulx sont recueillis avant que la théologie de la libération ne fasse grandement évoluer les perspectives de certaines communautés.

ceux-ci, en présentant l'histoire et le profil sociologique de chacun des pays de mission. Comme l'Amérique latine devient la plus importante terre de mission du Canada français dans la décennie à la suite de l'appel de Jean XXIII, en 1958, pour que l'Église canadienne fasse un effort particulier dans la région, le chanoine discute amplement de l'histoire des républiques latino-américaines. Il approfondit ainsi les thèmes abordés dans son article « Le Canada français en Amérique latine », dans lequel il abordait surtout le rôle joué par les francophones pour tisser des liens Nord-Sud[69].

Il est indéniable que les liens entre le Canada français et l'Amérique latine se sont affermis entre la publication des livres d'O'Leary et ceux de Groulx ; les témoignages des missionnaires œuvrant dans la région se sont d'ailleurs multipliés dans la presse catholique. Le chanoine se base d'abord et avant tout sur leurs écrits pour établir le contexte de leur missionnariat. Première constatation qui peut surprendre : il est beaucoup plus critique qu'O'Leary envers le passé catholique de la région, en particulier en ce qui a trait à l'héritage colonial et à cette « [h]istoire trouble que celle de la première pénétration du christianisme en cette partie du Nouveau Monde[70] ». Ainsi, les conquistadors ne reçoivent pas un traitement élogieux dans le livre de Groulx. Il écrit à propos du Pérou : « Au point de vue économique et social, le Pérou en reste encore au premier stade de l'évolution. Barbares destructeurs de l'empire des Incas, assoiffés d'or plus que de vraie colonisation, Pizarre et ses successeurs ont fait du Pérou l'un des pays les plus arriérés de l'Amérique latine[71]. » Les causes du sous-développement de la région ne sont pas qu'exogènes, elles sont souvent la résultante de structures discriminatoires héritées de la période coloniale et de leur maintien par la suite. Contrairement à O'Leary et Dragon, Groulx, le principal promoteur de la figure de Dollard des Ormeaux au Québec, soutient que la christianisation des autochtones en Nouvelle-France s'est faite de façon « plus humaine

[69] Groulx, « Le Canada français en Amérique latine », p. 13-27.
[70] Groulx, *Le Canada français missionnaire*, p. 334.
[71] *Ibid.*, p. 359.

et plus chrétienne » qu'en Amérique ibérique : « [P]artout l'obstacle à la conversion de l'Indien aura été la rapacité des esclavagistes espagnols et portugais, l'inconduite et la cruauté de trop d'administrateurs. Partout, hélas, évangélisation et esclavagisme ont paru inséparables, provoquant ainsi, de la part de l'autochtone, d'impitoyables représailles et le retour à son paganisme[72]. » Selon Groulx, l'Amérique latine paye encore les conséquences de la colonisation bâclée au début du XVI^e^ siècle. Il explique à propos de la population d'une terre de mission au Pérou qu'elle « se compose d'un petit nombre de Blancs, officiers des postes de frontières ou propriétaires d'exploitations agricoles, et surtout de Métis et d'Indiens » et qu'en raison d'une mauvaise intégration des autochtones, ces derniers se partagent encore « en civilisés, demi-civilisés et sauvages[73] ». Voilà, selon lui, une des causes importantes de son retard économique. Aucun développement valable ne pourra donc être accompli sans une intégration véritable de ces populations au sein d'un cadre national, en respect des valeurs traditionnelles catholiques. Pour le chanoine, hors du cadre référentiel catholique et occidental, point de salut. Ici, ce sont les missionnaires canadiens-français qui aident la région à préserver son caractère catholique et latin. On se rapproche donc du postulat de la supériorité de la culture canadienne-française évoquée par Gay.

Toutefois, il faut reconnaître que Groulx présente souvent des analyses sociales plus complètes que celles d'O'Leary pour étayer son propos. De fait, malgré le langage paternaliste qui perdure à propos des autochtones, la professionnalisation des sciences humaines au Québec est perceptible dans la façon dont il établit ses constats. Par exemple, les défis du Brésil sont exposés de la sorte dans son chapitre sur ce pays :

> Problème démographique aussi inquiétant : une population de 17 millions en 1899 passe, par naissances et immigration, à 55 millions

[72] *Ibid.*, p. 338.
[73] *Ibid.*, p. 362.

> en 1955, à plus de 62 millions six ans plus tard. Accroissement qui s'accompagne d'une urbanisation intense, cependant qu'à peine 10 % du sol est utilisé et que les analphabètes en restent encore à plus de 50 % de la population ; et au Brésil toujours, inégalités sociales trop tranchées, trop profondes ; survivances féodales en *latifundia* vastes comme des duchés, oligarchies nouvelles du café et du coton, à côté des masses laborieuses d'un paupérisme à peine descriptible, plus préoccupées de réformes sociales que de régime démocratique, prêtes à se donner au premier dictateur, même flanqué de caporaux ou de généraux. Donc nécessité d'une industrialisation rapide où, d'ailleurs, le jeune pays s'est jeté résolument ; nécessité toutefois, pour lui, de l'appel au capital étranger, forcément américain, mais appel qui heurte de front un nationalisme en plein éveil. En ces hésitations, en ces réalités complexes, faut-il signaler un danger trop réel et tout naturel : le virus communiste[74] ?

Groulx fait donc plus aisément appel aux statistiques qu'O'Leary pour établir le profil sociologique des pays latino-américains. Il ne rechigne pas non plus à exposer la « situation matérielle et spirituelle infrahumaine » que lui rapportent les missionnaires, fait qui, nous devons le dire, magnifie leurs actions dans ces terres parfois dangereuses[75].

Mais à cette époque où le mot « développement » devient le nouveau mantra international, Groulx tâche de cerner les causes des carences et des injustices auxquelles s'attaquent les missionnaires. Au-delà du manque d'éducation religieuse et des effectifs insuffisants de l'Église pour répondre aux besoins spirituels de la région, le chanoine dénonce avec véhémence le joug économique que subit l'Amérique latine, « indignement exploitée par le capitalisme américain, et tout aussi indignement négligée par ses propres gouvernants[76] ». En dénonçant l'ingérence étatsunienne dans la région, son

[74] *Ibid.*, p. 348.
[75] *Ibid.*, p. 391.
[76] *Ibid.*, p. 389.

constat rejoint celui d'O'Leary. Il écrit d'ailleurs à propos de la perception de ces pays :

> Observons que, pour les Latins d'Amérique, l'Américain, c'est l'occupant. Or, nul peuple devenu adulte n'aime l'occupant, ni politique, ni économique, même s'il ne peut se passer de lui. Fait psychologique dont l'occupant se rend compte malaisément, à commencer par l'Américain du Nord qui s'étonne et s'attriste, n'y comprenant rien, de son impopularité chez les voisins du sud. Il oublie que les bienfaits rendus par l'occupant à l'occupé ne dépassent jamais ceux qu'il se rend à soi-même. L'un des torts de la domination yankee serait encore de trop s'appuyer sur les élites rétrogrades qu'elle réussit à vassaliser[77].

À l'instar d'O'Leary, Groulx constate que la domination économique des États-Unis est un facteur d'instabilité politique, puisque des groupes latino-américains cherchent légitimement à recouvrer l'indépendance économique de leur nation et à se défaire des élites rétrogrades qui dominent la politique. La triste histoire de Cuba en est un bon indicateur.

S'il y a bien une nation où le ressentiment contre les États-Unis est compréhensible, affirme Groulx, c'est Cuba. D'entrée de jeu, le chanoine explique que l'île n'a jamais été vraiment indépendante, conséquence des multiples ingérences du voisin du Nord :

> Dernier pays de l'Amérique du Sud à se libérer du joug espagnol, Cuba ne s'est libéré du triste héritage de l'Espagne féodale que pour y substituer les pires dictatures. Dictatures dont l'occupant américain s'est fait presque toujours le complice. Même finie leur occupation ou leur tutelle politique, les Américains ont continué d'occuper l'Île économiquement. Cuba est, après le Canada, le pays où les financiers des États-Unis ont investi le plus de capitaux[78].

Ainsi, plusieurs personnes de bonne foi avaient espoir que l'île allait pouvoir se soustraire à cette domination économique lorsque le régime de Batista fut renversé. Groulx écrit : « L'île de Cuba

[77] *Ibid.*, p. 332.
[78] *Ibid.*, p. 447.

s'affranchira-t-elle jamais de la tutelle économique des Américains ? Et le pourra-t-elle sans violence quand l'on sait, de nos jours, le peu de patience des peuples qui ont faim et qui prennent conscience de leur misère ? La révolution de Fidel Castro actuellement en marche démontre l'acuité du problème et sa difficile solution[79]. » Les vertus de la patience n'étant pas l'apanage des révolutionnaires, Groulx place très peu d'espoir dans ces renversements brutaux de l'ordre établi.

D'ailleurs, il explique que les Américains ont beau être des exploiteurs inconsidérés, permettant même un certain prosélytisme protestant qui met en péril les valeurs traditionnelles catholiques, leur présence est préférable à la soviétisation du continent. Il écrit encore à propos de Cuba : « Qu'on supprime Cuba et le rivage qui protège l'Amérique centrale est rompu ; ou encore qu'on laisse s'installer dans la grande île un bastion soviétique, et le continent est menacé d'être coupé en deux. On s'explique alors l'acharnement des Américains à maintenir leur base de Guantanamo et à se garder une haute main sur Cuba, sa politique et son économie[80]. » Cela constitue un cercle vicieux, car le rempart contre la progression du communisme (la présence américaine) représente aussi le principal catalyseur des velléités révolutionnaires. En opposant ce constat au rôle positif joué par les missionnaires canadiens-français – qui viennent porter assistance aux « peuples qui ont faim », sans provoquer le même type de ressentiments anti-impérialistes –, on comprend d'après le texte de Groulx que les missionnaires font partie de la solution aux grands problèmes de notre hémisphère. En effet, en venant humaniser le développement capitaliste de la région, leur rôle n'est pas que spirituel : il revêt aussi une importance géopolitique !

Conclusion

À la fin des années 1960, plusieurs missionnaires refuseront carrément d'emboîter le pas aux États-Unis en Amérique latine affirmant, avec Groulx, que la région est « indignement exploitée par

[79] *Ibid.*, p. 448.
[80] *Ibid.*

le capitalisme américain, et tout aussi indignement négligée par ses propres gouvernants[81] ». Ce constat est partagé par la gauche tiers-mondiste québécoise, qui désire s'en inspirer. Pierre Vallières affirme d'ailleurs que « les Québécois sont, eux aussi, des Latins d'Amérique et [qu'ils] font partie, au même titre que les peuples de l'Amérique du Sud, du Tiers-Monde[82] ». Si peu de gens sont prêts, comme les jeunes felquistes, à s'inspirer directement des éléments les plus radicaux qui luttent contre l'impérialisme étatsunien en Amérique latine, plusieurs cautionneront néanmoins la résistance violente aux dictatures d'extrême droite soutenues par Washington – quitte à s'aligner avec les révolutionnaires, à l'instar des missionnaires Maurice Lefebvre et Raoul Léger. L'entraide québécoise pour la population éprouvée de la région s'exprime de nouvelles façons à partir des années 1960 ; néanmoins, si des analyses sociologiques plus probantes permettent de mieux apprécier l'ampleur des défis à relever dans la région, les solidarités anti-impérialistes qui se nouent à l'époque utilisent une trame historique mise en place depuis le début du siècle, qui souligne les affinités des Latins du Nord et du Sud.

En effet, nous avons montré dans cet article qu'un sentiment de solidarité pour les luttes anti-impérialistes latino-américaines s'est développé au Canada français bien avant la Révolution tranquille. Certes, l'impérialisme français au XIX^e^ siècle n'a pas suscité le même type de sympathies. Les récits de voyage publiés à l'époque témoignent qu'une représentation exotique de la région, plutôt avilissante, a bien existé (et perduré dans certains milieux). Néanmoins, la prise de conscience de facteurs identitaires communs durant l'entre-deux-guerres transforme l'image de l'Amérique latine au Canada français et suscite l'intérêt pour l'histoire de cette autre Amérique catholique. Une certaine forme de solidarité « latine » est palpable dans les écrits québécois où est exprimée une antipathie envers la domination économique des grands centres financiers de la planète sur l'Amérique

[81] *Ibid.*, p. 389.

[82] Pierre Vallières, « Cuba révolutionnaire », *Parti pris*, vol. 5, n^o^ 1 (septembre 1967), p. 20. Merci à Alexandre Patenaude d'avoir attiré mon attention sur cette citation.

latine. La lecture engagée de la situation latino-américaine d'un O'Leary fait alors ressortir une histoire connectée des peuples latins d'Amérique luttant contre l'impérialisme anglo-saxon. L'intérêt de cette perspective canadienne-française à propos de l'histoire latino-américaine se situe non seulement dans l'expression de sympathies anti-impérialistes avant l'émergence du tiers-monde sur la scène internationale, mais elle fait aussi part d'une appréciation positive de la culture latino-américaine et des sociétés métissées qui la composent à une époque où les perspectives racistes dominaient encore dans les sociétés occidentales. Certes, il ne faut pas exagérer ce point, car l'appréciation du métissage cache encore, la plupart du temps, une forme de mépris envers les cultures autochtones. On peut aussi dire que le métissage est, en quelque sorte, instrumentalisé. En effet, Dostaler O'Leary s'en sert à quelques reprises pour mieux affirmer que les pays « latins » ne sont pas racistes comme les États-Unis, où les Noirs sont confinés dans des ghettos. Néanmoins, l'expression d'une certaine forme de solidarité avec les « petits peuples » métissés de l'Amérique latine contre le « colonialisme économique » des grandes puissances est aussi l'occasion pour certains secteurs de la société canadienne-française d'apprivoiser le fait que ces nations peuvent leur enseigner les voies de leur propre décolonisation.